L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 22 MARS 1891. 64me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS. DIMANCHE, 22 MARS 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Les mères et les gardiennes d'enfants s'épargneront des ennuis et soulageront leurs enfants qui souffrent de la dentition en frottant les gensives de ceux ci de quelques gouttes de Sirop Delabarre.

Le budget des dépenses de 1892, aux Etats-Unis.

Il y a des impôts qui, au premier coup d'œil, paraissent bien lourds, mais qui sont relativement légers, et qu'une nation, si obérée qu'elle soit, supporte allègrement, parce qu'ils sont utilement employés, et que les contribuables voient clairement où passe leur argent. Il en est d'autres qui, en égard à la richesse d'un Etat, ne sont pas excessifs, et qui deviennent, pourtant, intolérables, parce qu'ils sont l'objet d'un véritable gaspillage, et que les citoyens n'aperçoivent pas ce que le gouvernement leur donne en retour de ce qu'ils lui avancent.

Telle est, exactement, l'impression que l'on éprouve, à l'examen des deux budgets des dépenses de 1891 et de 1892, votés par le Congrès, de triste mémoire, qui vient de se disperser, en laissant, à son successeur, des embarras dont ce dernier aura passablement de peine à se tirer.

Un représentant du Texas en faisait, récemment, un tableau fidèle, mais très étrange—non pas que ces budgets s'élèvent à des totaux bien extraordinaires ; il y en a, ailleurs, qui pèsent plus lourdement sur les contribuables, mais on voit clairement l'emploi que l'on en fait. Il y a, d'abord, des dettes énormes, dont il faut servir les intérêts annuels; il y a des travaux publics multiples, importants, que les populations réclament, ou dont elles comprennent la nécessité, et qui absorbent, chaque année, des sommes considérables ; il y a des armées formidables, qu'une situation exceptionnelle, dans précédent dans l'histoire, rend indispensables; il y a une puissante marine, dont la construction a coûté des milliards de francs et dont l'entretien est fort dispendieux.

Mais, aux Etats Unis, rien de semblable. L'armée est presque nulle : de 24 à 25,000 hommes. La France, l'Allemagne ont, en permanence, de vingt à trente fois autant d'hommes sous les armes.

La marine, elle n'existait pas ; on la construit en ce moment ; elle est inscrite au budget de 1892 pour la somme de 31 à 32 millions de dollars—130 à 155 millions de francs. On ne peut pas s'en plaindre, si les travaux accomplis doivent répondre à la dépense.

Sait on quel est le chiffre le plus élevé, dans le budget de l'an prochain, qui se monte à $544,827,951 -soit, 2,724,139,805 francs ? Celui des pensions. Ce chapitre absorbe, à lui seul, $135,214,785—soit,676,073.925 francs; il dépasse celui de l'armée de la République française, celui de l'empire d'Allemagne—deux grands pays, sans cesse prêts à se ruer sur l'autre, et transformés en véritables camps retranchés.

A mesure que disparaissent les hommes—devenus déjà fort rares—qui avaient plus ou moins droit à un certain entretien, de la part de l'Etat, en retour des services qu'ils sont censés lui avoir rendus, leur nombre grossit sur la liste, et la somme qui leur était attribuée s'élève d'autant. On n'a jamais assisté à un plus extravagant gaspillage.

A la bonne heure, dira t-on, peut être, mais les Etats-Unis sont un pays nouveau ; il y a beaucoup à faire, beaucoup à dépenser, par conséquent, et les travaux publics doivent prendre une partie considérable de ce budget. Il n'en est pourtant rien. On a voté toutes les autres dépenses ; on n'a pas eu le temps de s'occuper des améliorations à faire aux ports et aux rivières. Un différend peut surgir, demain, entre l'Union et une puissance maritime étrangère; on la brave inquiète nullement; on laisserait bombarder et brûler de grandes villes et saccager tout un littoral de 10.000 milles d'étendue, le long de l'Atlantique.

Tout le monde connaît la configuration de notre Continent. C'est une immense vallée, au milieu de laquelle coule, du nord au sud, le plus grand fleuve de l'univers, recevant, dans son lit, toutes les eaux de l'est et de l'ouest de ce vaste territoire. Il coule au milieu de terres d'alluvions, les plus fertiles qu'il y ait, mais qui sont restées, jusqu'ici, à moitié désertes, parce que, presque tous les ans, le Mississippi déborde. Bien qu'avec les terres qui, du haut en bas, à droite et à gauche, de son parcours, sont exposées à des inondations annuelles, on pourra t-il former un riche empire, une opulente République de près de 20,000,000 d'âmes. Le premier devoir du gouvernement est, évidemment, de préserver cette incomparable vallée des ravages annuels de fleuve. Jetez les yeux sur le budget : il n'en est même pas question. On avait d'autres affaires à brasser, à Washington. Un comité avait demandé une allocation de $9,000,000 pour maintenir les levées en bon état ; le Congrès s'est refusé à la voter. Il y avait des travaux de la première urgence à faire, afin de reconstruire quelques-unes des levées qui avaient été balayées, l'an dernier ; la Chambre a jeté, à la dernière heure, une somme d'un million aux inondés de 1890, pour les aider à se préserver des calamités qui les menacent tout le fois de plus. On sait la conséquence de cette coupable conduite. Nous voici revenus aux mauvais jours de l'an dernier. Les crevasses se reproduisent, aux portes mêmes de la Nouvelle-Orléans.

Voilà où nous en sommes, avec le plus gros budget qu'ait jamais eu à supporter l'Union, en temps de paix—grâce au parti républicain, qui s'est fait un jeu des deniers publics et semble avoir pris plaisir à faire le déficit, là où, depuis tant d'années, on se plaisait, avec une juste fierté, à constater un excédant constant, qui frappait d'étonnement tous les pays civilisés. Espérons que le retour prochain du parti démocrate au pouvoir, va amener un heureux changement dans cette lamentable situation.

Aux avocats, acteurs et autres personnes ayant à parler en public et qui peuvent prendre un rhume ou un enrouement, le sirop pectoral balsamique de Ducoegé est recommandé comme un remède infaillible.

Le Sirop Delabarre est recommandé par les médecins et les gardiennes d'enfants. On s'en sert dans les hôpitaux d'enfants trouvés et dans les autres à Paris et dans les Provinces.

Many Persons are broken down from overwork or household cares. **Brown's Iron Bitters** Rebuilds the system, aids digestion, removes excess of bile, and cures malaria. Get the genuine.

Cette entrée insolente qu'en resent indique l'impureté du sang. La Salsepareille d'Ayer le purifie et donne le système.

LE PROGRÈS EN FRANCE.

La civilisation, dans sa marche à travers les âges, a ses étapes, ses périodes marquées, ses somnolences et ses élans vigoureux. D'un mouvement inégal mais continu, elle avance vers son but suprême : le bonheur des masses humaines. Et si, malgré l'effort successif des générations, l'œuvre ne doit parvenir qu'à une perfection relative—comme toute œuvre sortant de la main des hommes—on pourra du moins, on peut même déjà, avec un orgueil bien légitime, mesurer le chemin parcouru.

Tous les siècles et tous les régimes politiques, involontairement ou de propos délibéré, ont apporté leur pierre à l'édifice ; car, dans les destinées du monde, les choses, par le fait même qu'elles existent, ont leur raison d'être, c'est-à-dire leur utilité, et concourent—souvent à notre insu—à l'avancement général. Les unes, se produisant aux époques d'incubation, fécondent le germe, que les autres, plus heureuses, font éclore ; mais toutes, par des moyens plus ou moins mystérieux, coopèrent à la grande tâche, je veux dire au développement du bien-être universel. Cet objectif inéluctable s'est toujours imposé, avec plus ou moins de succès, à ceux qui gouvernent les peuples.

Il y a, dans l'histoire, des phases diverses ; il en fut de quasi-stériles ; il en est—les plus rapprochées de nous,—qui ont imprimé à l'évolution sociale une impulsion considérable—puissamment aidées, d'ailleurs, par les conquêtes de la Science dans le domaine des instruments de production. Aujourd'hui, l'on recueille le fruit de ce travail des temps. C'est la récolte après de longues et douloureuses semences.

A l'heure qu'il est, on ne répond plus par des coups de fusil, ou par la prison, aux revendications populaires, lorsqu'elles restent dans les formes voulues. On cherche, au contraire, à résoudre pacifiquement,—par l'équité, la logique et la loi—ces questions redoutables qui jadis se tranchaient par la violence et l'effusion de sang. La discussion est admise, et tous les droits ont leur tribune, de même que tous les abus leur pilori.

Le soulagement de ceux qui souffrent est à l'ordre du jour de tous les gouvernements. Les monarchies, comme les républiques, en font l'objet de leurs plus profondes méditations. Toute la législation actuelle est et pénétrée jusqu'aux moelles. La voix éplorée de la misère trouve des échos sympathiques dans tous les Parlements. Cette fin de siècle est une ère d'apaisement et de fraternité.

La France, qui a l'éternel honneur d'être, la première, entrée dans cette voie de miséricorde, et d'y avoir entraîné les autres nations, reste encore au premier rang dans l'étude de ces grands problèmes. Remarquons, du reste, que ses institutions, par leur élasticité, se prêtent merveilleusement à cette belle et noble besogne. Sur ce point capital, toutes les nuances politiques, se confondent dans un même sentiment de générosité. Nos représentants des deux chambres, si divisés sur d'autres questions, montrent, pour le bien-être des classes laborieuses, une émulation digne de tout éloge. S'ils diffèrent sur les moyens d'atteindre le but, ils sont unanimes sur la nécessité d'y parvenir.

Il souffle actuellement, en France, un vent de philanthropie qui est, en même temps, un élément d'ordre et de préservation sociale. Le sort des populations ouvrières préoccupe, non seulement nos législateurs, mais aussi tous nos penseurs et tous nos journalistes. Ce thème vital de la société contemporaine s'est emparé de l'âme et du cerveau du pays.

Le sujet est creusé sous tous ses aspects, sous toutes ses formes. Relèvement du niveau intellectuel et moral du peuple par l'école ; éducation de l'ouvrier par l'enseignement professionnel ; protection des femmes et des enfants vivant du labeur des fabriques ; réglementation du travail des adultes ; caisses d'épargne pour les ménages à ressources modestes ; pensions de retraite pour les invalides de l'atelier ou les travailleurs atteints par la vieillesse ; part équitable pour chacun dans les droits et les devoirs qui sont l'apanage de tous—ouvriers et patrons — telles sont les questions si profondément humaines qui se débattent, tous les jours, dans nos sphères gouvernementales.

Dans un récent discours prononcé devant le *Conseil Supérieur du Travail*, le ministre du commerce résumait ainsi la pensée qui inspire ces réformes :

"Assurément, disait-il, l'Etat ne peut pas ni ne doit pas tout faire ; aucun gouvernement, aucun pouvoir ne possède le secret de transformer le monde, d'en bannir toutes les misères et toutes les épreuves, d'y faire régner l'âge d'or et le bonheur universel. Quels que soient jamais les progrès accomplis, les réformes sociales réalisées, l'individu restera toujours, par ses vertus ou par ses vices, par son travail ou par sa paresse, par son esprit de conduite ou par son imprévoyance, le principal auteur de son bonheur ou de son malheur..... Mais il n'en est que plus essentiel pour l'Etat d'accomplir sa mission et de faire ce qu'il faut pour améliorer les conditions dans lesquelles s'exercent l'activité et la liberté des individus, parce que, ici, la mesure de ce qu'il peut, c'est précisément la mesure de ce qu'il doit."

Montrer aux nécessiteux une sollicitude aussi paternelle, n'est-ce pas, selon la formule célèbre, "clore l'ère des révolutions"?

Dans un autre ordre d'idées, nos pouvoirs publics ne font pas moins preuve d'intelligent patriotisme. Jamais notre commerce, jamais notre industrie nationale ne furent, peut être, l'objet de discussions aussi approfondies, et aussi intéressantes. En France, comme partout, on sent que dans ces deux sources de richesse résident la future grandeur et la future puissance du pays ; et là encore nous retrouvons réunies autour d'une même pensée toutes les forces vives de notre parlement et toutes les nuances d'opinion. On a compris que, dans la vie moderne des peuples, les questions économiques jouent un rôle prépondérant.

L'industrie, de même que le commerce, son corollaire naturel, présente des problèmes complexes. A l'intérieur, il s'agit d'établir, entre le producteur et le consommateur, un équilibre de privilèges qui assure à toutes les catégories des populations une égale justice. Au dehors, il faut ordonner un réseau d'informations qui mettent nos exportateurs en mesure de lutter avec avantage contre la concurrence étrangère. C'est un besoin qui se fait durement sentir.

Les difficultés du dedans sont en bonne voie de solution. Pour notre commerce extérieur, on a songé à la transformation de notre service consulaire. Jusqu'en ces temps derniers, par un anachronisme administratif, nos consuls, mêmes dans les centres exclusivement commerciaux, étaient considérés comme des agents diplomatiques. Caractère d'un vague remarquable et d'une utilité problématique, qui faisait de la plupart des postes de véritables sinécures. Les postes d'activité manquaient à nos agents. Ces esprits à haute culture étaient des forces latentes qui restaient le plus souvent improductives. Eux-mêmes, très patriotiquement, se plaignaient de leur inaction.

Leurs très louables doléances ne restèrent pas sans résultat. On projette, en effet, de les faire entrer dans leur réelle sphère d'utilité en désignant à leur attention le mouvement local,—sous le double aspect du commerce et de l'industrie,—et en les invitant à recueillir, non plus de simples statistiques qui n'apprennent pas grand'chose aux intéressés, mais des détails qui fournissent à nos exportateurs de précieuses indications. Et en cela, d'ailleurs, on se borne à imiter l'exemple d'autres nations.

Déjà, de leur propre initiative, quelques uns de nos consuls, répondant aux vœux de notre commerce national, avaient organisé des enquêtes, avec la collaboration des négociants français de la localité. Leurs collègues, dans les postes qui le comportent, ne tarderont pas, sans doute, à les entraîner dans cette voie du progrès. Leur dévouement au pays qu'ils ont l'honneur de représenter nous est un sûr garant de leurs efforts.

Comme on le voit, de ce qui touche au bien-être matériel du peuple, rien n'échappe à la vigilance de nos législateurs de tout credo politique. Tous, en présence des besoins nationaux, savent oublier leurs préférences personnelles, leurs déceptions ou leurs regrets ; et cet accord généreux, émanant d'une grande élévation de vues, est de nature à recréer des sympathies aux hommes de bon vouloir et de bon sens qui président aux destinées de la France.

FRANÇOIS TUJAQUE.

L'Hon. C. Edwards Lester

Ancien Consul des États-Unis d'Amérique en Italie, Auteur, etc., écrit ce qui suit :

New-York, le 1er Août 1886, 122 E. 27th st.

Au Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.,

Messieurs :—Un sentiment de gratitude et le désir de rendre service au public m'engagent à faire l'exposé des faits suivants :

Ma carrière au collège, à New-Haven, fut interrompue par un rhume tellement sérieux et qui m'affaiblit tant, que, pendant dix ans j'ai eu à combattre pour garder ma vie sauve. L'Hémorragie des passages bronchiques était le résultat de presque chaque effort nouveau pour expectorer. Pendant des années j'ai été entre les mains des plus habiles praticiens sans que cela servît à rien. Enfin j'entendis parler du

Pectoral-Cerise d'Ayer,

Dont je fis usage (modérément et à petites doses) au premier retour de rhume ou de mal dans la poitrine, et chaque fois, invariablement, je fus soulagé. Ceci se passait il y a 25 ans. Avec toutes sortes de changements, dans toutes sortes de climats, je n'ai jamais, jusqu'à ce jour, eu aucun rhume ni aucune affection de la gorge ou des poumons, qui aient résisté au Pectoral-Cerise d'Ayer dans les 24 heures. Il va sans dire que je n'ai jamais été sans ce remède dans toutes mes expéditions et mes voyages. D'après mes propres observations, il a donné du soulagement à un grand nombre de personnes ; dans les cas aigus d'inflammation pulmonaire, tels que le croup et la diphthérie chez les enfants, la vie a été sauvée grâce à ses effets. Je recommande son usage en légères doses mais fréquentes. Proprement administré, suivant vos indications, c'est un

Bienfait Sans Prix

Dans n'importe quelle maison. J'en parle avec enthousiasme parce que j'en ai reçu les bénéfices. J'ai connu beaucoup de cas apparemment crus bronchites et toux, avec perte de la voix, particulièrement parmi les membres du clergé et autres orateurs publics, parfaitement guéris par cette médecine. A vous fidèlement,

C. EDWARDS LESTER.

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens et Marchands de Médecines.

(COMMUNIQUÉ.)

Nous nous sommes trompés, l'autre jour, en disant que la Fête qui sera donnée à l'Opéra Français. le 31 mars, le 1er et le 2 d'avril, par les dames catholiques de la Nouvelle Orléans, avait pour but de payer les frais de la Station du Carême à la Cathédrale St Louis. Le but de cette fête, organisée à la demande de Monseigneur, est uniquement de couvrir les frais de réparations devenues de toute nécessité à la Cathédrale.

Cette fête sera exceptionnellement belle.

Les tableaux montés à cet effet, sous la direction habile de M. George Soulié, sont tirés des tableaux de maîtres dont suivent les noms : Poussin; Cabanel; Gustave Doré; Satterlee; et Millet.

Scènes militaires par les Gardes Continentaux. Danse à caractère et tableaux par un grand nombre d'enfants. Chant et récitations

Un programme détaillé sera publié prochainement.

La fête commencera à 8 heures du soir.

Tables—restaurant—punch— glaces—etc., etc.

X.

Comme il est douloureux d'entendre tousser les enfants. Donnez-leur du sirop pectoral balsamique de Ducoegé et vous vous féliciterez des résultats que vous en obtiendrez.

Les fabricants du Sirop Delabarre pour la dentition désireux de se mettre à la portée de tous, en ont réduit le prix de $1 à 60 cents la bouteille. Ainsi donc, ce sera un remède toujours en usage pour les enfants en dentition.

FOR DYSPEPSIA, Indigestion, and Stomach disorders, use BROWN'S IRON BITTERS. All dealers keep it, $1 per bottle. Genuine has trade-mark and crossed red lines on wrapper.

La surdité guérie chez soi.— Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir chez soi même et sans secours étranger de la surdité et du bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Herbeck, du Presbytère, écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre, *et qui m'a rendu l'ouïe le plus signalé*." France 50 centimes—M. Raymond et Cie, Editeurs, 36, Rue des Martyrs, Paris.

Une belle résidence No 503 rue Canal près Dorgenois. Cuisine, 10 chambres, gaz, jardin etc. A vendre à bon marché. S'adresser W. I. Hodgson & Sons, agents, No 13 rue Carondelet.

La Salsepareille d'Ayer est justement ce qu'il vous faut comme médecine de printemps. Supérieure à toute autre.

On sort de table, après un dîner prétentieux, mais insuffisant ; la maîtresse de maison voit bâiller le docteur X..... pourtant très aimable :

—Comment, docteur, vous vous ennuyez donc chez nous?

—M'ennuyer ici? Dieu non! Si je bâille, c'est tout bonnement parce que j'ai faim.

Coups de rasoir :

—J'ai deux chats, moi, mâle et femelle.

Le mâle préfère le coton et ma chatte, laine.

Ne mettez jamais de tambour dans l'armoire au linge, car la peau d'âne a mites.

Les aéronautes seront toujours les gens d'air.

Conversation peu rassurante pour les consommateurs de bière, entendue par Henriot, du *Charivari*.

Les deux interlocuteurs sont deux gros brasseurs de bière, et probablement aussi brasseurs d'affaires :

—Mon cher, j'ai trouvé le moyen de faire de l'excellente bière sans orge et sans houblon.

—Le deuxième brasseur, surpris.—Comment! il y a donc encore des gens qui y mettent de l'orge ou du houblon ?

Le comble de l'habileté : C'est, pour un coniliste, de mettre un œil de verre à un hôtel borgne.

Toujours galant Bodinard.

L'autre jour, chez madame Z :

—Savez-vous, monsieur Bodinard, dit la dame en minaudant, savez-vous que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ?

—Ah! madame, riposta Bodinard, vraiment, vous ne le paraissez pas.....

Le directeur de la prison entre dans la cellule d'un condamné à mort.

—J'ai, lui dit il, une triste nouvelle à vous annoncer : votre pourvoi a été rejeté, et l'heure est venue pour vous d'avoir du courage. Mais les règlements de la prison m'autorisent à vous accorder quelques faveurs dernières. Que désirez vous ?

Le condamné réfléchit un instant, puis, se frappant le front :

—Je désire d'apprendre l'anglais!

Dans un restaurant à prix fixe.

—Donnez moi donc un bifteck.

—A quoi? Aux pommes, au cresson, au beurre d'anchois.....!

—Donnez-le moi..... au bœuf! Ça sera déjà bien joli.

En soirée :

—Vous voyez bien ce vieillard? c'est une véritable encyclopédie.

—Il sait beaucoup de choses.

—Oui ; c'est le plus magnifique répertoire d'erreurs qu'on ait encore rencontré.

A l'enterrement d'un disciple de Bacchus :

—Il s'est éteint bien doucement.....

—Oui, mais de son vivant, comme il s'allumait vite!

Un parvenu montre, à quelques artistes, sa collection de tableaux, d'ailleurs admirable :

—Et vous savez, messieurs, tout ça, c'est fait à la main!

Une dame à une cuisinière qui lui propose ses bons offices :

—Où avez-vous servi en dernier lieu?

—Chez un avengle.

—Pourquoi l'avez vous quitté!

—Il était trop regardant.

Un vieil anarchiste, sentant sa fin prochaine, engage ses amis à persévérer dans la voie révolutionnaire.

—Quant à moi, dit-il en terminant, ah! mes bons amis, je sens qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe....

Un disciple :

—Qu'qu' ça t' fait? Pourvu qu'il y ait encore du pétrole!

La grippe n'est plus. Le sirop pectoral balsamique de Ducoegé l'a tuée. Pour guérir la toux et les rhumes, il n'a pas d'égal.

Par emble de Paris.—Tous les pharmaciens à l'avenir vendront la bouteille de Sirop Delabarre, 60 cents ; ancien prix, $1.

MARCHAND.—Décédé, hier matin, samedi, 21 mars 1891, à 7 heures et demie, à l'âge de 50 ans et 2 mois, PAUL J. B. MARCHAND, natif de France. Ses amis et connaissances ainsi que ceux de la famille sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après midi à 4 heures. Le convoi partira de sa résidence No 202 rue Royale entre Ste-Anne et Dumaine.

TO-KALON! TO-KALON!

Ne buvez rien autre chose; mais buvez le peut. C'est le fameux To-Kalon de

PAUL N. VERNEUILLE, SEUL AGENT. 199 rue Royale, coin Toulouse.

6 juil—6 m

Bureau du Grand Maître. — La Grande Loge des Maçons Libres et Acceptés de l'Etat de la Louisiane.—Nouvelle-Orléans, 21 mars 1891.—Invitation aux Frères Visiteurs.—Les frères visiteurs des autres juridictions sont cordialement et fraternellement invités à participer avec les Maçons de cette juridiction, à la pose de la première pierre du nouveau Temple Maçonnique, MERCREDI, 25 mars 1891, à 2 P. M. Réunion au No 163 rue du Camp.

Par ordre,

CHARLES F. BUCK, Grand Maître.

Attest :

RICHARD LAMBERT, Grand Secrétaire.

22 mars—1f

Avis.

Aux Frères de la Loge Etoile Polaire No 1, F. & A. M.

Vous êtes par le présent notifiés de vous réunir à la Salle Hall, rue du Camp, entre Julia et Gravier, MERCREDI, 25 mars, à 2 heures et demie P. M. précises, pour participer à la pose de la pierre angulaire du nouveau Temple Maçonnique.

Par ordre du

F. RENAUDIN, V.·. M.·.

22 mars—1f

Bureau du Merchants' Mutual Insurance Co.—No 104 rue du Canal.—Nouvelle-Orléans, 21 mars 1891.—L'élection annuelle de douze Directeurs aura lieu, aux bureaux de la Compagnie, LUNDI, 6 avril, prochain, de 11 A. M. à 1 P. M.

J. MONTREUIL, Secrétaire.

22 mars—3f

Première Grande Excursion — Donnée par le — Young Men's Good Will Benevolent Association POUR BATON-ROUGE (Aller et Retour) Le Dimanche de Pâques 29 Mars 1891 COMITÉ D'ORGANISATION

Jas. Thomas, chairman. Aug. Dédré, secrétaire. D. Hartwig, R. P. Vasthier, R. Bayard, M. L. O. Hoss, Wm A Gariepied, L. Descubes, L. Kemp. Le train partira à la station de Pierre Pierre Pontet, Barataria, New River et St-Gabriel. Le train partira de la gare du Miss. Valley à 8.30 A. M. pour le retour il part de Baton Rouge à 6 P. M. ; ses vitres.

Une place to 8 mars—S 15 27

UN VOYAGE — Un jeune homme, président Cath. Young Men's Sodality, Louisiana, Missouri, Kansas, Nebraska, Colorado, Utah, Nevada, Oregon, Washington, Idaho, Montana, Dakota, Wyoming, Arizona, Nouveau Mexique, Indian Territory, Oklahoma, Indian Territory, Arkansas, Texas, Mexique, Amérique Centrale, Amérique du Sud, Indes Occidentales, Indes Orientales, Chine, Japon, Australie, Nouvelle Zélande, Iles Philippines, Iles Sandwich, Iles Samoa, Iles Fidji, Iles Tonga, Iles Tahiti, Iles Marquises, Iles Salomon, Iles Nouvelles Hébrides, Iles Nouvelles Galles, Iles Nouvelles Calédonie, Iles Nouvelles Zélande, Iles Nouvelles Guinée, Iles Nouvelles Bretagne, Iles Nouvelles Irlande, Iles Nouvelles Poméranie, Iles Nouvelles Mecklembourg, Iles Nouvelles Hanovre, Iles Nouvelles Cornouailles